



## L'île des anamorphoses

version de Pascal Torres

*Se li tuoi diti non sono a tal nodo  
sufficienti, non è meraviglia:  
tanto, per non tentare, è fatto sodo!».*

Dante *Paradiso*, Canto 28, 58-60

J'ai acheté, passage Richelieu, une brochure imprimée. Sur la page de garde, une eau-forte figure un sablier posé sur un volume dodécaédrique évidé dont les arêtes solides englobent des cercles qui inspirent au démiurge de Platon le plan de l'Univers. Le titre de cette plaquette est *Le Plaisant jeu du dodechedron de Fortune, non moins récréatif que subtil et ingénieux*, publié à Lyon chez François Didier en 1576. La brochure, attribuée à Jean de Meug, m'a coûté très peu cher car elle est tronquée. En tout et pour tout, elle comporte vingt-quatre pages qui n'ont ni commencement ni fin.

Je m'explique. Le numéro des pages de la brochure est aléatoire pour ne pas dire infini. Je me souviens avoir lu, en feuilletant le premier cahier, un numéro de page élevé à la puissance dix, quand sur la page suivante, je lisais le numéro X en chiffre romain. Le texte ne suit pas un déroulement désordonné. Il est agencé de telle sorte qu'il contient en réserve une quantité indénombrable d'œuvres, comme si les pages du *Dodechedron* reflétaient – à l'instar d'un jeu de miroirs ingénieux et subtil – des ensembles nés de l'aléa combinatoire de multiples reflets.

La seconde fois que j'ai ouvert la page de garde en feuilletant la brochure que je venais d'acheter, je n'ai pas retrouvé l'eau forte figurant le polyèdre dodécaédrique surmonté d'un sablier. Un texte imprimé tenait lieu d'incipit et quelques lignes composant un bloc pyramidal inversé bouclaient, sur la page 2, le colophon. Le texte imprimé annonçait *La Métamorphose*. Une main anonyme en avait cependant raturé l'article défini *La* ainsi que les trois premières lettres **Mét** remplacées par la mention **an** inscrites en lettres bâtons à l'encre rouge, devant ~~La-Met~~ raturée. Il me semblait, en feuilletant la brochure, qu'une seconde main invisible ajoutait au même instant sous mes yeux un **s** final au mot **anLa Métamorphose**. En immobilisant la page selon un angle de 36° par rapport au plat cartonné, j'aperçus une troisième main qui imprimait au moyen d'un tampon encreur **L'Île des** dans la réserve typographique précédant ~~anLa Métamorphoses~~.



Ce caviardage assez adroit de la traduction en langue française d'une nouvelle de Kafka ne prétendait pas faire disparaître le titre original sous un titre d'emprunt puisque *L'Île des anamorphoses* demeurait sous-titrée *Die Verwandlung, traduit de l'allemand par* etc. Je l'ai lu par intermittence dans la réécriture entéléchique que produisait la page inerte. La première phrase de la page impaire demeurait : « Un matin, au sortir d'un rêve agité, Grégoire Samsa s'éveilla transformé dans son lit en une véritable vermine. » En miroir, sur la page paire qui formait aussi le verso du premier feuillet, était inscrite en toutes lettres : « Et ils crurent voir une confirmation de leurs nouveaux rêves et de leurs beaux projets, quand, au terme du voyage, la jeune fille se leva la première et étira son jeune corps. » En somme, un espace intermédiaire insondable tenait en réserve le développement narratif complexe de *La Métamorphose* dont l'irréelle mais convaincante présence déployait en cercles concentriques l'ordre des années et des mondes.

Ma brochure de vingt-quatre pages possède donc une extension physique bien moindre que celle de l'univers littéraire conjecturé. En essayant de transcrire clairement et simplement mon impression première, les pages du livre semblent inmanquablement s'arc-bouter tels les contreforts gothiques d'une cathédrale dont les douze parois pentagonales deux à deux opposées produiraient un effet-mirage. Pour parcourir les textes imprimés dans la brochure, il faut suivre une méthode de lecture particulière. Je constate que chaque page du *Dodechedron de fortune* convoque le verso de la page opposée. C'est comme si, cheminant en suivant une même direction, on se retournait sur soi-même sans en avoir conscience, accomplissant une rotation de 360°. Ainsi, le même texte, le même livre, pourrait être relu un nombre infini de fois, comme autant de reflets tapissant les douze parois pentagonales du *Dodechedron*.

Le phénomène m'avait paru dérangent. J'avais pensé ranger le livre sur une étagère de ma bibliothèque. J'habite seul dans un appartement de la rue Meyerbeer. Ce détail a son importance. J'y héberge régulièrement de jeunes représentants de commerce que des employeurs sans scrupules affectent quelques semaines par an dans la boutique informatique de la rue Halévy. Ce n'est pas que la compagnie de ces jeunes gens me plaît, mais elle contribue financièrement aux charges que m'impose mon appartement.

Vers trois ou quatre heures du matin le lundi de la semaine qui suivit l'acquisition du *Dodechedron*, je m'éveillai en entendant sonner à ma porte. Je me levai. J'interrogeais mon visiteur nocturne à travers la porte close en l'observant par le judas. Sa tête



longiligne coiffée d'écouteurs sous la capuche noire de son jogging conférait à l'anamorphose du jeune homme que livrait le judas l'aspect d'un cancrelat. Il se confondait en excuses derrière ma porte, m'expliquait qu'il avait oublié les clefs de mon appartement. Il ne savait pas s'il avait bu ou fumé, mais, comme au sortir d'un rêve agité, il s'était retrouvé derrière ma porte en ayant oublié ses clefs. Mon représentant de commerce provoquait sans le vouloir une réaction purement organique de rejet qui surgissait de l'intérieur de mon être. J'hésitais d'abord à ouvrir puis je le laissais entrer. Je lui fis promettre de quitter mon appartement le lendemain matin, n'ayant aucun désir de m'exposer à un nouveau désagrément de cette sorte.

C'est impossible, me dit mon locataire. Je ne peux partir de chez vous avant d'avoir tranché la question. Comme je lui demandais quelle était la question qu'il entendait trancher – un livre, me dit-il. Un livre que j'ai emprunté sur votre bibliothèque. Hier soir, je ne trouvais pas le sommeil. La batterie de ma tablette informatique était déchargée, alors j'ai parcouru les rayonnages de votre salon. J'ai trouvé une brochure bizarre que vous aviez cachée derrière l'un des volumes des *Mille et une nuits*. J'ai lu avec avidité les premiers textes que renfermait votre *Dodechedron*. Comme son ingéniosité essentielle m'a paru résider dans le jeu de miroirs infini de son espace fini, j'ai pu lire simultanément *Le Sophiste* et *Le Timée* de Platon, l'édition de 1543 de *Von den Juden und ihren Lügen* de Martin Luther et la *Narrenschrift* de Sebastian Brandt, *Le Livre de Sable* de Borges et la *Destruction de la destruction* d'Averroès. La juxtaposition des poésies épiques m'a procuré un plaisir particulier, celui de l'attribution indécise de textes jamais encore composés et que votre *Dodechedron de fortune* tient en réserve telle une cartographie du fond diffus de l'univers qui reflète autant de nombrils d'univers multiples surgis de la nuit des temps.

Je n'ai pas eu le loisir d'en entendre davantage. Alors qu'il franchissait la porte du salon pour déposer ma brochure sur le rayonnage de ma bibliothèque, on sonnait de nouveau à ma porte d'entrée. J'aperçus derechef dans le judas l'anamorphose de mon locataire en cancrelat. Je n'ouvris pas. Je me rendis dans mon salon vide. Je regagnai plus tard la porte d'entrée. J'ouvris. Voilà la question qu'il me faut trancher, me dit mon locataire. En empruntant la porte de votre salon, en suivant une même direction, je me retrouve projeté devant votre porte d'entrée. Voilà ce qui se passe quand je tiens à la main le *Dodechedron* ouvert à un angle de 36°.

Je lui ôtai la brochure des mains.



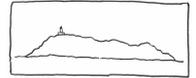
L'eau-forte de la page de garde figurait le dodécaèdre évidé surmonté d'un sablier que j'avais vu pour la dernière fois dans la boutique du passage Richelieu. J'entrepris de feuilleter le livre. J'avisais que, pour accéder à un nouveau texte, lire un inédit en somme, il me suffisait d'ausculter la brochure sous un angle particulier, de façon à ce que le reflet multiplié d'un texte croise l'étrange reflet d'un autre texte en gestation. Dans cette superposition instable, je retrouvai le titre, à défaut du corpus de *L'Île des anamorphoses*. « Longtemps », disait le texte, « il s'est couché de bonne heure. Parfois, à peine sa bougie éteinte, ses yeux se fermaient si vite qu'il n'avait pas le temps de se dire : "il s'endort". Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil l'éveillait. »

Je considérai un peu vite que mon jeune locataire se livrait à une plaisanterie d'un mauvais effet. J'ai saisi le premier objet qui s'est trouvé sous ma main. C'était une pomme pourrie que j'avais laissé mûrir dans la corbeille à fruit entre deux bananes et une orange. Je la lançais à la tête de mon locataire qui regagna, pleurant et à reculons, la chambre à coucher que je lui avais attribuée. Je l'entendis préparer sa valise. Il partirait demain.

Pour ma part, je regagnais aussi ma chambre avec mon *Dodechedron*. À la vérité, je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Selon l'angle d'ouverture du volume, il était parfois possible de lire jusqu'à vingt-quatre textes traduits en vingt-quatre langues simultanément, le tout élevé à la puissance 12. J'y ai lu la *Bible* écrite à la première personne, *La Science et l'Hypothèse* de Poincaré rédigé en grec ancien en employant le duel, les *Évangiles* composés à la seconde personne du pluriel, *Jean Santeuil* à la première personne du singulier, la *Recherche* à la troisième personne du pluriel, les *Sonnets* de Louise Labbé mêlés aux vers d'Olivier de Magny.

Le matin se levait quand je refermais le livre. J'ai pensé que non seulement il était dangereux de franchir l'espace de l'hypertexte mais que la permanence dans la mémoire de tous les textes lus simultanément ne me permettait désormais d'en rappeler aucun sans les convoquer tous. En somme, chaque approche du corpus que tenait en réserve le *Dodechedron* existait en soi et par soi comme un composé nodal d'une hypertextualité figée.

La même nuit, j'avais lu dans une nouvelle de Borges que puisque rien ne convient davantage qu'une forêt automnale pour y cacher une feuille, il fallait une Bibliothèque pour y perdre mon livre. Je me suis rendu rue de Richelieu. Une visite touristique était



proposée à dix heures. Lorsque le groupe a pénétré dans la salle Labrouste, je me suis séparé du guide. J'ai suivi un magasinier qui empruntait l'escalier latéral conduisant aux périodiques de la collection Doucet.

J'ai déposé le manuscrit sur la troisième étagère de la première section des œuvres anonymes classées selon l'ordre numérique croissant de l'année de leur publication. Je n'ai pas, à proprement parler, déposé le manuscrit sur l'étagère de métal. Je l'y ai enfoui. J'ai ouvert au hasard une boîte de conservation en carton neutre. Je me suis interdit d'identifier le contenu de la boîte. J'ai soulevé, les yeux fermés, le cahier de papier acide que renfermait la boîte, je l'ai ouvert en son centre pour y placer mes vingt-quatre pages reliées. J'ai refermé le cahier que j'ai replacé à l'aveugle dans son coffret. J'ai ressenti un immense soulagement.

Je dénombrerais machinalement les colonnes métalliques de la salle Labrouste en sortant de la réserve des imprimés. Un doute m'a saisi. J'ai cru, comme dans un rêve agité, que les colonnes de la salle se mettaient en mouvement telles les pattes d'un insecte démesuré qui me transportait sur le pas de ma porte de la rue Meyerbeer. Assis sur mon palier, j'attends que mon locataire me restitue mes clefs.